

L'ANARCHISME EN ITALIE

par Enzo SANTARELLI

Traduction de Pierre JODOGNE.

1. Si l'on entend par histoire du mouvement anarchiste la reconstruction diachronique d'un processus qui atteint le monde des idées et l'univers social, la pensée politique et l'association des hommes qui sont en lutte et confrontés avec l'Etat moderne et le développement capitaliste, la périodisation de ce mouvement complexe, en Italie, embrasse des phases suffisamment distinctes: celle qui correspond à l'affirmation de l'Etat unitaire national, aux débuts du mouvement ouvrier organisé, et à la trajectoire de la Première Internationale, dominée par le bakouninisme et par sa première descendance (1872-1892); celle qui débute avec la scission de Gênes entre anarchistes et socialistes, qui connaît d'abord la formation d'une large tendance socialiste-anarchiste (1891-1900), puis la formulation d'une réponse anarcho-syndicaliste aux problèmes de la société moderne et à l'hégémonie marxiste (1900-1914); celle de la crise de l'Etat libéral et de l'avènement de la dictature fasciste qui s'accompagne d'une reprise de l'anarchisme révolutionnaire et d'un subversivisme populaire de masse qui lui est étroitement lié (1915-1922); celle de la résistance antifasciste et de l'opposition au communisme politique qui débouche sur la guerre civile espagnole et se prolonge avec la participation au mouvement de libération nationale (1923-1945); et enfin la phase actuelle, de 1945 à nos jours. Les premières périodes, à partir de 1872, sont dominées par la présence d'Errico Malatesta (1854-1932) dont l'hégémonie fut toutefois combattue tantôt par la pensée de Francesco Saverio Merlino (1856-1930), pendant la dernière décennie du XIX^e siècle, tantôt par faction syndicaliste révolutionnaire, à l'époque giolittienne.

Les périodes suivantes seront caractérisées au contraire par un pluralisme idéologique toujours plus vif. En ce qui concerne, d'une part, les associations, l'ensemble de ces différentes périodes paraît clairement marqué tout à tour par la présence de la Fédération italienne de l'Association internationale des Travailleurs (Associazione internazionale dei Lavoratori), créée lors de la Conférence de Rimini, en 1872, et par les tentatives pour la reconstituer; par le parti socialiste-anarchiste-révolutionnaire (Partito socialista-anarchico-rivoluzionario) fondé à Capolago en 1891 et assez prospère jusqu'au-delà des mouvements insurrectionnels de 1898: puis par la dispersion et la multiplication des tendances anarchistes, et par la formation d'une Union syndicale italienne (Unione sindacale italiana) (1912); par l'Union anarchiste italienne (Unione anarchica italiana) (1919-1926) qui se signale par *Umanità nova* (Humanité nouvelle), premier organe quotidien dont la durée et l'influence furent importantes; par les Comités pour la défense des opprimés politiques (Comitati prò vittime politiche), apparus nombreux en Italie et à l'étranger pendant la période fasciste, et enfin par la Fédération anarchiste italienne (Federazione anarchica italiana) postérieure au fascisme. En résumé, l'on pourrait parler d'un premier moment, lié aux vicissitudes italiennes du bakouninisme, illustré par Malatesta, par les influences du syndicalisme révolutionnaire d'école française, par la reprise momentanée du début de l'après-guerre, par les tentatives de définition idéologique de Fabbri et ensuite de Camillo Berneri (1897-1937), avec adhésions populaires et mouvements insurrectionnels plus drus et fréquents jusqu'aux environs de 1920; tandis qu'au cours des périodes suivantes l'activité devient moins intense et moins incisive dans le domaine politico-social, si l'on excepte l'intervention dans la guerre civile espagnole (1).

(1) Le présent essai se propose avant tout de présenter et de résumer, dans le cadre d'un schéma unique, les questions d'interprétation et de périodisation telles qu'elles ressortent des études les plus récentes. Pour la période de la Première Internationale, A. Romano, *Storia del movimento socialista in Italia*, Turin, 1954-56, 2e éd. Bari, 1967, en 3 vol.; *La Federazione*

Si l'on accepte ce tableau d'ensemble, commandé par des exigences de simplification et de synthèse, l'attention sera nécessairement retenue par la phase la plus significative et la plus développée du mouvement anarchiste, par la trentaine d'années, allant grosso modo de 1892 à 1922, qui se caractérise par une autonomie accrue et définitive par rapport à l'organisation du socialisme. Il s'agit d'une période d'évolution qui a suscité, sur ses points nodaux, l'intérêt des historiens, encore qu'aucune esquisse générale n'en ait été tracée, une période au cours de laquelle prévaut - avec sans doute des positions et des expressions diverses dont il ne sera pas possible, ici, de rendre entièrement compte - une forme d'anarchisme qui trouve dans la société italienne sa base sociale particulière et, dans la conception d'Errico Malatesta, qui refuse l'individualisme extrême et favorise une action associative assez mûre, son élaboration la plus riche, même à l'échelle internationale. La période entière apparaît également dominée, de toute évidence, par un processus de transformation économique, caractérisée, en Italie, par une industrialisation tardive, concentrée principalement dans les régions septentrionales, et par un flux croissant d'émigration à l'étranger qui restera considérable jusqu'au seuil des années vingt. Ainsi s'expliquent la géographie et la sociologie du mouvement anarchiste de langue italienne lequel, tout au long de la période considérée, englobe totalement, comme élément nullement secondaire, les noyaux qui se forment et s'enracinent en dehors de l'Etat national corrélativement à l'expansion outre-atlantique et au-delà des Alpes d'une partie importante de la population active d'origine campagnarde. D'autre part, il faut remarquer le caractère pour ainsi dire «régional», conditionné par la question méridionale et par la dynamique du rapport ville-campagne, que la distribution des noyaux anarchistes assume vers la fin du siècle et qui se maintiendra fondamentalement intact au cours même de la période suivante. Mais, pour comprendre, dans une perspective historique d'ensemble, cette maturation et cette évolution, il ne sera pas sans importance de se référer aux traits essentiels des années 1872-1892 ainsi que des vingt-cinq ans qui débute en 1945, quand il paraît plus évident qu'après l'anarchisme social mis en théorie et incarné par Errico Malatesta, s'ouvre une transition contradictoire mais qui conduit progressivement à des formes idéologiques qui perdent, avec l'industrialisation du pays et l'avènement d'une «démocratie de masse», une grande partie des adhésions populaires précédentes pour déplacer l'accent vers des positions de type «intellectuel», sans rompre toutefois le contact avec toute une tradition.

2. La Conférence de Rimini (4-6 août 1872), constitutive de la Fédération italienne de l'Internationale, s'étant déroulée au centre du conflit entre Marx et Bakounine, est célébrée, pour son attitude «anti-autoritaire», comme «Pacte de fondation d'un mouvement anarchiste organisé en Italie sur base nationale» (2). On pourrait observer, d'après la documentation recueillie par Aldo Romano, qu'il s'agit d'une évolution organique, correspondant au stade économique-social du pays. D'où l'éloignement du Conseil général de Londres, qui fait suite à la rupture entre Caliero, délégué de l'Italie et Engels. La protestation ou la proposition «anti-autoritaire» de Rimini n'est toutefois pas, essentiellement ou superficiellement, aussi nette qu'il pourrait sembler à première vue, même si la majorité du mouvement ouvrier italien naissant commence par s'écarter de la ligne marxienne: Andréa Costa, qui prend la tête de ce mouvement, écrira le 16 août, que «l'Internationale n'est pas Karl Marx ou Michel Bakounine»; mais la tendance demeure néanmoins bakouniniste. Carlo Cafiero composera le premier abrégé du Capital de Marx. Mais l'anarchisme prendra plus nettement forme quand Andréa Costa évoluera vers des positions qui, tout en restant sentimentalement «révolutionnaires», préluderont à un socialisme organisé en parti, et non plus abstentionniste: à partir de 1879, la crise de l'internationalisme italien coïncide avec l'amorce d'un accroissement, très graduel, de la démocratie politique en Italie - avec la montée au pouvoir de la

italiana dell'Associazione internazionale dei Lavoratori. Atti ufficiali 1871-1880, par P.-C. Masini, Milan, 1963. Sur la période suivante (1885-1892), L. Briguglio, *Il Partito operaio italiano e gli anarchici*, Rome, 1969. Trois essais sur les années de 1890 à environ 1914, mais sans continuité chronologique, sont publiés dans E. Santarelli, *Il socialismo anarchico in Italia*, Milan, 1959. Pour une synthèse de mémorialiste sur l'époque giolittienne et la période fasciste, A. Borghi, *Mezzo secolo di anarchia* (1898-1945), Naples, 1954. On trouvera une chronologie s'étendant de la Semaine rouge à la fin de la Seconde Guerre mondiale dans *Un trentennio di attività anarchica 1914-1945*, Cesena, 1953. Pour la dernière période, on peut consulter : *Federazione anarchica italiana. Congressi e convegni (1944-1962)*, par U. Fedeli, Gênes, 1963. Il n'existe pas de recherche complète sur les différentes périodes; mais cette recherche a été entreprise par P.-C. Masini, *Storia degli anarchici italiani. Da Bakunin a Malatesta (1862-1892)*, Bologne, 1969.

(2) P.C. Masini, op. cit., p. 66. Sur la Conférence de Rimini L. Faenza, *Marxisti e riministi*, Florence, 1972, et «La rivolta anti-autoritaria», numéro spécial pour le centenaire de la Conférence de Rimini publié par la revue *Volontà*, septembre-octobre 1972; E. Santarelli, «Gli internazionalisti italiani», in *Rinascita*, 10 octobre 1964, et *Bakuninisti e socialisti del Piceno*, Urbino, 1969.

«gauche» et avec l'élargissement du suffrage. Les années 1880 paraissent donc dominées, dans le camp anarchiste, par une importante discontinuité (Malatesta, entre 1884 et 1889, est loin d'Europe, réfugié en Argentine): l'individualisme spontané, anti-organisateur, tend à prévaloir, même si rencontres et congrès ne manquent pas pour tenter de serrer les rangs et de ressusciter l'Internationale, sur la base des différents cercles de zone. Dans l'interprétation de cette période, l'accent est mis toutefois sur le moment de la discontinuité qui ne sera récupérée que dans un second temps, grâce peut-être, notamment, au processus associatif qui fermente et agit par d'autres voies, dans le *Parti ouvrier (Partito operaio)* qui s'implante dans l'Italie du Nord, et dans le *Parti socialiste révolutionnaire de Romagne (Partito socialista rivoluzionario di Romagna)*, organisé par Costa. «Le vide des années 80 - a écrit Pier Carlo Masini - au cours desquelles aucune connexion organique n'était venue remplacer les liens de la Fédération italienne, favorisa la diffusion d'un anarchisme qui, instinctivement d'abord, puis de façon plus systématique [...] combattit toute forme d'association générale et permanente» (3). On arrive ainsi à la veille des congrès de Capolago et de Gênes. A Capolago (4-6 janvier 1891), on approuve un «schéma d'organisation» grâce auquel on constitue le *Parti socialiste anarchiste révolutionnaire - Fédération italienne (Partito socialista anarchico rivoluzionario - Federazione italiana)*. On suppose donc une incorporation de l'initiative individuelle, une coordination de type fédéral entre les différents groupes, à réaliser au moyen de commissions de correspondance régionales; mais, en même temps, l'association nationale suppose une organisation internationale et internationaliste (4). C'est la relance d'un anarchisme non sectaire, qui dialogue encore avec le socialisme, et à l'élaboration théorique duquel ont travaillé, dans les dernières années, Francesco Saverio Merlino et Errico Malatesta. Le moment paraît particulièrement favorable, pour plusieurs raisons: la situation de crise économique dans laquelle tombe le pays (agitations dans le secteur du bâtiment à Rome), la coïncidence avec les premières manifestations du 1er mai, le débat général sur l'organisation ouvrière et socialiste. En 1893-1894, explosent les mouvements insurrectionnels connus sous le nom de «Faisceaux siciliens» (*Fasci siciliani*), et, en Lunéguiane, les groupes anarchistes soutiennent une tentative de bandes armées. Sur la plateforme de Capolago convergent donc, outre Merlino et Malatesta, des groupes plutôt éclectiques représentés par Germanico Piselli (Romagne) et par Amilcare Cipriani, d'autant plus que le parti socialiste ne s'est pas encore constitué. Mais on voit fructifier en même temps les germes de la période précédente. Si l'hégémonie théorico-associative du groupe Merlino-Malatesta tend à s'imposer, les années 90 sont aussi celles de l'apogée du terrorisme anarchiste italien, tant à l'intérieur du territoire qu'à l'extérieur; et la répression de Crispi (1894) ne fait que l'alimenter. Le 24 mai 1894, Dante Jeronimo Caserio tue Sadi Carnot à Lyon; le 8 août 1897, Michele Angiolillo tue Canovas del Castillo, président espagnol; le 10 décembre 1898 encore, Luigi Luccheni tua l'impératrice d'Autriche, à Genève. D'autres attentats mineurs et manqués, ainsi que des gestes de dynamiteurs dans un but de manifestation remplissent la décennie; jusqu'au meurtre d'Umbert 1er, le 29 juillet 1900, par Gaetano i Bresci, à Monza (5).

Au congrès de Gênes (14-15 août 1892), les socialistes se séparent définitivement des anarchistes, alors que les ouvriéristes sont partiellement absorbés par le nouveau *Parti des travailleurs italiens (Partito dei lavoratori italiani)*, ensuite Parti socialiste, que rejoindra aussi Andrea Costa. Fût-ce en position marginale, Merlino et Cipriani avaient participé, ou tenté de participer au congrès de Paris, au cours duquel avait été fondée la Seconde Internationale. La scission qui se produit à Gênes représente donc le second acte de naissance définitif du mouvement anarchiste. A la rencontre de Gênes les anarchistes participent avec des forces peu nombreuses, étant donné l'adhésion au Parti ouvrier, à cause aussi, peut-être, de la confusion que pouvait avoir engendré la formation d'un «parti» socialiste-anarchiste, et de l'absence forcée de Merlino et de Malatesta. Sont en revanche présents Luigi Galleani (1801-1931) et Pietro Gori (1869-1911), soutenus par le Ligure Eugenio Pellaco et par quelques autres qui s'appuyaient sur l'ouvriériste Alfredo Casati. Sur les effets de la scission de 1892 il n'y a pas grand-chose à dire, sinon que «les anarchistes devinrent encore plus anarchistes», car il en résultera un «encouragement aux

(3) P.C. Masini, op. cit., p. 226. Le Sicilien Paolo Schicchi (1865-1950) peut être considéré comme une expression typique de l'anarchisme individualiste et anti-organisateur.

(4) Les actes du congrès de Capolago figurent dans l'opuscule *Manifesto ai socialisti e al popolo d'Italia e programma del Partito socialista rivoluzionario anarchico italiano*, Castrocaro (Forlì), 1891.

(5) C'est la période où le publicisme et la «science» bourgeoise se jettent sur le problème de l'anarchisme: E. Sernicoli, *L'anarchia e gli anarchici*, Milan, 1804, deux vol., avec un appendice sur *Gli attentati Sovrani, Principi, Presidenti e primi Ministri*, et C. Lombroso, *Gli anarchici*, Turin, 1894.

tendances individualistes et terroristes» (6). Il ne fut possible de corriger cette situation que lorsque Malatesta rentra clandestinement en Italie et put participer, après la chute de Crispi au lendemain du désastre d'Adua, à ce mouvement ascendant du peuple qui déboucha dans les mouvements insurrectionnels de janvier 1898, à Ancône où il avait fondé *L'Agitazione* (*L'Agitation*). Ainsi, avec un retard de quelques années, mais pendant une brève période, la plate-forme qui avait été dessinée et présentée au congrès de Capolago (7) prit corps et put être expérimentée au niveau de masses d'ouvriers-artisans et d'une mince couche de paysans pauvres. Vers la fin du siècle, les adhésions à cette renaissance socialiste-anarchiste, qui laissa des traces même après 1900, s'observent surtout dans les régions péninsulaires du pays, avec une densité plus grande dans le centre où agissait Malatesta. Au nord des Romagnes et de la Lunéigiane commence alors le déclin, comme on le verra plus clairement au début du nouveau siècle. Si Malatesta et Merlino étaient deux méridionaux de formation internationaliste et riches d'expérience internationale acquise en exil, si Luigi Galleani avait débuté et milité dans le Piémont, après 1900, les plus grands représentants de l'associationnisme anarchiste sur le terrain théorique et sur le terrain syndical, Luigi Fabbri (1877-1935) et Armando Borghi (1882-1968), l'un et l'autre d'extraction marchisane-romagnole, sont des représentants typiques de la société rurale-artisanale encore prédominante dans la plus grande partie de l'Italie de l'époque, hors du triangle septentrional, où s'accumulaient de plus en plus les industries et les trafics de la nouvelle ère giolittienne. Du reste, une enquête sur la consistance et la composition sociale des forces anarchistes vers la fin du siècle, dans leur enchevêtrement assez étroit avec l'ouvriérisme, lors des premières tentatives d'organisation dans les associations et dans les chambres du travail naissantes, confirme la tendance à cette dislocation régionale (8).

Dans la dernière décennie du XIX^e siècle, c'est en tout cas l'idéologie malatestienne qui tend à prédominer et qui prédominera dans le camp anarchiste. Non pas telle qu'elle était sortie des insuccès du bakouninisme au temps de la crise et du déclin de la Première Internationale, ainsi que des premières tentatives confuses de réaffirmation lors du congrès révolutionnaire de Londres, en 1881, mais filtré par une vaste expérience, que l'on n'a pas encore suffisamment éclairée. Il est toutefois suffisamment acquis que Malatesta insiste longtemps, entre 1883 et 1889, sur une position que l'on pourrait appeler de «centre», lorsqu'il discute les thèmes de la «question sociale» dans les journaux homonymes qu'il fonde à Florence (1883) et à Buenos Aires (1885), comme dans *L'Associazione* (*L'Association*) de Nice-Londres, en 1890. Suivront *L'Agitazione*, socialiste-anarchiste d'Ancône, la *Questione sociale* (*Question sociale*) de Paterson, fondée dès 1895 et dont il assume la direction pendant une courte période, en 1899, *La Rivoluzione sociale* (*La Révolution sociale*) de Londres, en 1902. Suivant cette ligne de propagande et d'agitation, Malatesta développe les thèmes d'un mouvement qui ne puisse pas s'exclure de l'associationnisme «ouvrier», comme c'était le cas alors, d'un mouvement capable d'adapter et de faire figurer l'exigence individuelle dans un plus vaste schéma et modèle de restructuration sociale, d'un organisme à structure fédérale qui évite l'atomisme des individualistes. D'autre part, la constance de sa tension insurrectionnelle-révolutionnaire constitue le second élément qui assure continuité, force et prestige, dans le milieu anarchiste et en dehors de celui-ci, à cette tentative qui chaque fois se renouvelle, profitant de toute occasion. Mais, ce qui n'apparaîtra pas moins significatif, pour comprendre le relatif succès de cette ligne dans l'atmosphère discontinue et tourmentée des années 80 et dans le passage

(6) P.C. Masini, op. cit., p. 272. Sur les anarchistes au congrès de Gênes, L. Cortesi, *La costituzione del Partito socialista ita iano*, Milan, 1961, p. 1(1(3-1 HK 121-135, 227-245.

(7) Cf. le chapitre «Socialisti e socialisti anarchici» dans E. Santarelli, *Le Marche dall'Unità al fascismo*, Rome, 1964, et S. Anselmi, *Ancona e la provincia nella crisi di fine secolo. I moti per il carovita*, Urbino, 1969.

(8) Sur l'anarchiste piémontais, la biographie de U. Fedeli, Luigi Galleani, *Quarant'anni di lotte rivoluzionarie*, Cesena, 1956. Sur sa formation, P.C. Masini, «La giovinezza di Luigi Galleani», in *Movimento operaio*, mai-juin 1954, et M. Neterotti, «Le prime esperienze politiche di Luigi Galleani (1881-1891) », in *Anarchici e anarchia nel mondo contemporaneo. Atti del Convegno promosso dalla Fondazione Luigi Einaudi*, Turin, 1971. On trouvera des données intéressantes particulièrement les caractéristiques des artisans évolués et des autodidactes du milieu anarchiste piémontais au début des années 90 dans D. Marucco, «Processi anarchici a Torino tra il 1892 ed il 1894», in *Anarchici e anarchia nel mondo contemporaneo*, op. cit. Pour une étude des caractéristiques analogues dans le milieu des centres portuaires de l'Italie centrale, en relation avec les classes d'artisans et d'ouvriers les plus arriérées et sur un fond de métayage, N. Badaloni, *Democratici e socialisti livornesi nel Ottocento*, Rome, 1966, au chapitre «Anarchici e socialisti livornesi e pisani (1873-1894)», et E. Santarelli, *Le Marche dall'Unità al fascismo*, op. cit.

plus heureux à la période de Capolago et de l'Agitazione, c'est l'adhésion de jeunes tels que Pierre Gori qui, en 1898, fonda à Buenos Aires une revue de *Criminologia moderna* (*Criminologie moderne*) et qui acquit de la popularité par son activité d'avocat (ce qui le rapproche de Merlino) comme par ses tentatives littéraires, d'une littérature de type populiste et humaniste. Et ce fut Gori, précisément lui, qui donna la définition ou l'interprétation la plus simple de la pensée malatestienne, quand il déclara que «*les socialistes-anarchistes, d'après la signification même de ces deux termes, ne peuvent pas concevoir l'abolition de la propriété privée sans l'abolition du gouvernement et vice versa*» (9).

3. L'attentat de Monza contre le roi Humbert 1er conclut la saison des semailles et de la première croissance, le *Sturm und Drang* de la conspiration anarchiste en Italie. Les motifs nationaux et sociaux de la nette opposition entre socialistes anarchistes et individualistes disparaissent peu à peu, et même la vitalité du socialisme anarchiste et fédéralement organisé s'épuise ou s'éteint (et, en ce sens, on pourra parler de mort ou de fin de ce courant), tandis que s'atténue ou que se trouve reléguée au second plan la lutte farouche et aiguë entre l'Etat et les anarchistes qui avait caractérisé la décennie précédente. Malatesta était retourné à Londres; Merlino penchait désormais vers le socialisme sans adjectifs ou vers la démocratie; Galleani, à Barre Vermont (Etats-Unis), dirigeait *Cronaca sovversiva* (*Chronique subversive*) (1903-1919).

Entre 1900 et 1904, on peut distinguer différents courants de l'anarchisme: a- un courant central qui se rattacherait à la pensée d'Errico Malatesta, rajeunie et actualisée par Luigi Fabbri; b- le courant anarcho-syndicaliste qui s'exprime dans l'action syndicale sous l'influence, assez vive en Italie, du sorellisme; c- le courant antimilitariste et pacifiste (en 1907, paraît clandestinement *Rompere le file* (*Rompres les rangs*)); d- le courant humanitaire, éducationniste, de la libre pensée, lié au mouvement des universités populaires; e- les groupes de base qui survivent à la crise et entretiennent les traditions locales sans trop de prétentions (Pasquale Binazzi, à La Spezia en 1903, fonde *Il Libertario* (*Le Libertaire*)); f- les publications et individualités influencées par Max Stirner (traduit en italien en 1902), par Nietzsche et par la pensée irrationaliste. Dans l'ensemble - tandis qu'hors d'Italie et spécialement aux Etats-Unis un certain nombre d'émigrés suivaient et soutenaient la presse anarchiste - on peut dire que le climat de démocratie restaurée, de libéralisme partiel introduit par Giolitti, la croissance économique du pays, le bien-être accru des ouvriers de l'industrie et des ouvriers agricoles, les progrès de la syndicalisation et le changement des mœurs étaient autant de conditions qui contribuaient à réduire la consistance et l'unité du mouvement anarchiste qui prenait alors, de préférence, la voie de la propagande, quand il ne s'engageait pas dans celle des polémiques intestines. Mais, en même temps, au-delà des positions les plus radicalement anticléricales ou antimilitaristes, se produisait un processus qui entraînait certaines couches marginales du peuple et du nouveau prolétariat dans l'opposition contre le réformisme socialiste. On ne pouvait pas non plus nier un lien avec le passé récent: «*Ce fut le développement lent et non toujours continu de l'anarchisme dans les vingt années de 1880 à 1900 - a écrit Armando Borghi - qui rendit possible la situation des années qui suivirent, avec le développement d'un mouvement ouvrier qui évolua de plus en plus (dans un champ limité) vers les directives d'autonomisme, d'extrapartisme et d'action directe qui étaient contenues dans l'ensemble idéologique de la propagande anarchiste en général*» (10). On doit reconnaître, en ce sens, l'existence d'un élément unitaire qui traverse les différents

(9) De Merlino, figure centrale vers la fin du siècle, il faut surtout rappeler: *Socialismo o monopolismo?* Naples-Londres, 1887; *L'Italie telle qu'elle est*, Paris, 1890; *Pro e contro il socialismo*, Milan, 1897, ainsi que les recueils posthumes *Revisione del marxismo*, Bologne, 1945, publiés par A. Venturini (écrits de 1899), et *Concezione critica del socialismo libertario*, Firenze, 1957, publié par A. Venturini et P.C. Masini (écrits de 1889-1893). En ce qui concerne Malatesta, il n'existe pas de recueils organiques analogues des écrits de la même période. Voir cependant U. Fedeli, *Errico Malatesta. Bibliografia*, Naples, 1951, qui comporte des lacunes (cf. le compte rendu de P.C. Masini dans *Movimento operaio*, juillet-août 1952). Les biographies de Malatesta laissent également à désirer. La meilleure est sans aucun doute celle de L. Fabbri, *Malatesta: su vida y su pensamiento*, Buenos Aires, 1945. Signalons aussi M. Nettelau, *Errico Malatesta, das Leben eines Anarchisten* Berlin, 1922 (trad. italienne, New-York, 1922; trad. espagnole, Buenos Aires, 1923); A. Borghi, *Errico Malatesta in 60 anni di lotte anarchiche*, New York, 1933, et *Errico Malatesta*, Milan, 1947. Sur d'autres personnalités de la fin du siècle, outre les études déjà citées sur Galleani, P. Gori, *Scritti scelti*, Cesena, 1968, 2 vol., publiées par G. Rose (notre citation est extraite du vol. 1, *Sociologia anarchica, Conferenze*, p. 79). Une place à part doit être réservée à G. Sarno, *L'anarchia*, s.l. n.d., mais Naples, 1890, republié avec une préface de B. Croce sous le titre *L'anarchia criticamente dedotta dal sistema hegeliano*, Bari, 1947. Le socialisme anarchiste ou l'anarchisme communiste italien est entré largement dans l'historiographie internationale, de M. Nettelau, *Breve storia dell'anarchismo*, Cesena, 1964 (chap. XII), à J. Joll, *Gli anarchici*, Milan, 1970 (chap. «La rivoluzione mancata»), et à G. Woodcock, *L'anarchia. Storia delle idee e dei movimenti libertari*, Milan, 1966.

(10) A. Borghi, *Errico Malatesta*, op. cit., p. 9.

courants politico-idéologiques énumérés plus haut. A nouveau, toutefois, se produit une sorte de dispersion des énergies qui se traduit par la publication d'un assez grand nombre de journaux et de petits périodiques aux idées disparates, souvent de brève durée ou de portée uniquement locale. Le virage est marqué, surtout dans la zone de Pise à Rome, par l'emploi du mot « libertaire », rare, sinon inconnu avant 1900 (11).

Sur le plan de la culture politique, l'aube du nouveau siècle comporte, par contre, une plus grande diversification: on pourrait affirmer que le virage de 1900 équivaut à ce détachement que Nettlau a identifié, pour le mouvement français, autour de 1895; en ce sens qu'alors « apparaissent et se diffusent des sous-espèces idéologiques auxquelles on n'avait pas fait attention dans les années précédentes » (12). Mais, en Italie, le débat théorique tend toujours à s'exprimer dans le cadre d'une école sociologique qui ne peut qu'avec mesure franchir certaines limites, tant à cause du retard général d'un pays qui reste en grande partie attaché aux moeurs anciennes, qu'à cause de l'influence toujours vive de la tradition associationniste et organisative. En 1901 paraît à Mantoue *L'Università popolare* (*L'Université populaire*), bimensuel fondé et dirigé par Luigi Molinari (1866-1918) qui, en 1907, prend comme devise: « *La verità nous rendra libres* ». En 1903 débute à Gênes *La Pace* (*La Paix*), organe antimilitariste dirigé par Ezio Bartolini qui se réfère notamment à *La Voix du peuple* de Paris. La même année paraît *Il Pensiero*, revue de sociologie, d'art et de littérature, rédigée par Pietro Gori et Luigi Fabbri. Ces publications, toutes assez durables et influentes, prouvent la croissance évidente d'une certaine intellectualité anarchiste d'inspiration avant tout positiviste et démocratisante; mais, dans ces publications, il n'y a pas grand-chose pour ces ferment de vie et de protestation populaire qui pourtant subsistent toujours dans le pays. Ces titres indiquent néanmoins une évolution qui correspond à une tendance européenne plus générale et qui en subit les influences: d'un côté, *L'Università popolare* publie *Autour d'une vie* et *La conquête du pain* de Kropotkine dont on apprécie l'esprit scientifique, d'autre part, on se rattache au congrès international antimilitariste d'Amsterdam, de juin 1904. A la limite, le mot « libertaire » tend donc, dans les années et les moments les plus tranquilles de la première décennie du siècle, à prendre le sens de « libre penseur » ou, plus radicalement, d' « antimilitariste », en attendant de désigner de nouvelles formes de subversivisme. Mais le vieux caractère populaire du mouvement - un mouvement qui ne réussira pas à analyser les nouvelles données du problème impérialiste - risque de devenir toujours plus fuyant pour bon nombre de militants et de propagandistes. Le point de fusion ou d'amalgame de tout cet affairément se produit au moment de l'agitation menée autour du nom de Francisco Ferrer et à l'exemple de l'« école moderne » qui a tant de retentissement dans les pays latins (13).

Au congrès de Parme du 13 novembre 1907, où se forme un Comité d'action directe, puis au congrès de Modène, des 23-25 novembre 1912, qui constitue l'*Union syndicale italienne* (*Unione sindacale italiana*) opposée à la *Confédération générale du travail* (*Confederazione generale del lavoro*), les anarchistes partagent avec d'autres forces autonomes, les républicains et les syndicalistes révolutionnaires, des positions qualitativement importantes, mais minoritaires. Jusqu'à la scission de septembre 1914 sur le problème de la guerre, l'initiative et l'hégémonie appartiennent toujours au syndicalisme révolutionnaire, mais le germe de la critique et de l'initiative anarchiste est déjà présent dans les Chambres du travail - Carrare avec Alberto Meschi, La Spezia, Piombino, Bologne, Ancône, etc. - qui défendent leur conception d'une structure organisationnelle horizontale en désaccord avec la ligne des fédérations de catégorie, soutenue et adoptée par la Confédération. Dans l'USI, entre 1912 et 1914, « l'autonomie prêchée par les anarchistes » signifie absence, même à l'intérieur de l'organisation, de « toute autorité préconstituée et permanente » (14). Toutefois, jusqu'à 1908 environ, une importante partie des plus grands représentants

(11) Le 1er janvier 1900 paraît à Pise *Il Pensiero libertario*; le 18 mars 1901, dans la même ville, *L'Idea libertaria*; le 16 juillet 1903, *il Libertario de La Spezia*; toujours en 1903, *L'Avanguardia libertaria* à Ancone; en 1904, *La Parola libertaria de Carrare*; en 1906, *La Gioventù libertaria* de Rome; en 1908, *L'Alleanza libertaria*, à Rome aussi; en 1912, *La Donna libertaria* de Parme.

(12) M. Nettlau, *Breve storia dell'anarchismo*, op. cit., p. 297.

(13) Sur ces sujets, outre les écrits de Molinari et de Gori, signalons l'intérêt des opuscules et des livres de jeunesse de L. Fabbri, *Lettere ad una donna sull'anarchia*, Chieti, 1905; *Giordano Bruno*, Bologne, 1913 (en collaboration); *La generazione cosciente. Appunti sul neo-malthusianismo*, Firenze, 1914. A la même époque - en concordance avec le mouvement et le débat féministe - apparaît un groupe inquiet de militantes anarchistes qui font leurs premiers essais dans l'agitation publiciste et non seulement publiciste: Maria Rygier, Nella Giacomelli, Leda Rafanelli, etc.

(14) A. Borghi, *Mezzo secolo di anarchia*, op. cit., p. 95.

de l'anarchisme, y compris Fabbri, avait estimé plus utile d'adhérer, dans une position contestataire, à la Confédération du travail. On n'arrive au détachement syndical complet par rapport aux socialistes que par étapes: la plate-forme intransigeante et d'action directe, puis la formation de l'USI seront favorisées par la crise économique de 1907 et ensuite par les répercussions de la guerre de Lybie (15). Quant au mouvement et aux luttes syndicales, les anarchistes les plus conscients et les plus idéologiquement préparés ne les considéraient pas sans réserves: ils jugeaient que le syndicat n'était absolument pas un instrument révolutionnaire, mais qu'on pouvait l'employer pour établir un lien avec la réalité organisationnelle des associés. Lien d'autant plus valable, aux fins de la rupture avec l'Etat, que l'organisation serait plus libre, autonome, spontanée dans ses mouvements, et permettrait - cet élément-ci étant considéré comme tout autre que secondaire - la formation de groupes particuliers ou d'élites orientés vers la transformation sociale. Importants étaient et restaient les points de désaccord et de différenciation par rapport au syndicalisme révolutionnaire, précisés chaque fois par les théoriciens et fréquemment discutés (16). Dans l'action, un fond de comportement commun avec les syndicalistes subsistait: dans l'effort tendant à établir une soudure dynamique entre les idées révolutionnaires et libertaires d'une minorité et le soulèvement de la masse du peuple. Sous l'influence de Kropotkine, d'un côté, du syndicalisme courant d'origine sorelienne, de l'autre, les militants et les organisateurs anarchistes s'étaient même détachés peu à peu de la conception du peuple, encore principalement classiste, que Malatesta lui-même avait eue jusque vers 1900. Si bien que, pour des hommes comme Borghi, toute leur expérience anarcho-syndicaliste de jeunesse fut regardée par la suite à travers le filtre de la mémoire et d'une évolution théorique ultérieure, en dépit pourtant de toutes les réserves dont on l'avait alors entourée, comme une discutable mais également inévitable déviation, ou presque, au moins d'un point de vue strictement libertaire: «Il y avait une tradition, que nous avons le droit et le devoir de maintenir vivante et de développer, qui s'opposait au socialisme réformiste. Mais, si je devais dire que sur ce point j'ai la conscience tranquille, je mentirais bel et bien. Nous aurions mieux fait de nous appeler anarchistes et rien de plus, etc» (17).

Les tensions vers la libre pensée aussi bien que les inclinations vers le syndicalisme révolutionnaire, typiques de la première décennie du siècle, représentaient, comme nous l'avons signalé déjà, un détachement par rapport aux précédentes positions individualistes et socialistes, mais indiquaient que, dans les rangs mêmes de l'anarchisme nouveau ou rénové du XX^e siècle, s'était peu à peu développée une dialectique correspondant en un certain sens aux alternatives politiques posées par l'hégémonie giolittienne. D'un côté, la voie évolutive ou réformiste, d'où beaucoup d'accents éducatifs et de culture populaire, fût-ce radical; de l'autre, cet appui sur les minorités, un certain détachement par rapport aux masses, la préférence accordée à la «foule». La grève générale de souche syndicale de 1904, les massacres de prolétaires dans le Midi, les problèmes inchangés et peut-être aggravés de l'Italie paysanne et artisanale, les grèves agraires dans la région de Parme et de Ferrare en 1908, échappées au contrôle tant du socialisme classiste que des réformistes, la relance d'une politique coloniale et militariste liée à l'entreprise de Tripoli, les agitations de nouvelles générations ouvrières à Turin et à Milan en 1913, comme la remontée antiréformiste dans le parti socialiste après le congrès de Reggio Emilia (1912) étaient autant de faits qui encourageaient les groupes anarchistes sur la voie de l'approche révolutionnaire.

En réalité, depuis la crise de la fin du XIX^e siècle et le virage du début du XX^e, plusieurs éléments avaient fait évoluer le socialisme anarchiste vers la synthèse libertaire qui s'était affirmée au détriment du succès dans les masses. Par opposition à l'affirmation du parti socialiste, de son projet de conquête des pouvoirs publics et même de l'action syndicale de l'organisation de classe, on avait mis l'accent, suivant un mouvement presque pendulaire, sur l'individualisme, mais dans une forme rendue tolérante

(15) Il n'existe pas de littérature satisfaisante sur l'USI et sur le syndicalisme anarchiste dans ses zones d'influence. Voir les notes de U. Fedeli, «Breve storia dell'Unione sindacale italiana» dans Volontà, juin, juillet, septembre 1957. On trouvera des indications beaucoup plus détaillées dans A. Pepe, *Storia della GGdL (1905-1915)*, Bari, 1971-1972, 2 vol. Cf. aussi B. Uva, «Vita e morte del sindacalismo-rivoluzionario italiano», in *Storia e politica*, juillet-septembre 1963.

(16) Cf. en particulier L. Fabbri, *L'organizzazione operaia e l'anarchia*, Rome, 1906, et *Il Congresso internazionale anarchico di Amsterdam*, Pater son N.J., 1907, auquel il faut ajouter les deux volumes *Sindacalismo y anarchismo*, Madrid, 1908, et *Marxismus und Anarchismus*, Tubingen, 1908. Dans ses écrits, Fabbri avait soin de faire connaître les positions d'Errico Malatesta sur le sujet, positions dont il ne s'écartait pas substantiellement.

(17) A. Borghi. *Mezzo secolo di anarchia*, op. cit., p. 91. Plus loin (p. 92), Borghi ajoute: «Nous, anarchistes, nous n'avons jamais pensé que le syndicat pût être une fin en soi et suffire à tout. [...] Pour nous, la lutte des classes était un fait et non pas un idéal».

par les nouvelles conditions politiques et par l'action éducative menée par Malatesta au prix d'une dure lutte intestine. Cependant, précisément sur le terrain de l'organisation, acceptée comme tactique, on enregistrait un vaste et complexe contrecoup. La tentative insurrectionnelle de Malatesta n'avait pas réussi; son compagnon de lutte contre l'individualisme était passé au socialisme et même, en 1907, il déclara la «fin de l'anarchisme», s'attirant une violente réaction précisément de l'individualiste Galleani. Mais le «cas Merlino» n'était pas seul à laisser une trace dans la psychologie des groupes anarchistes. Il y avait eu un «cas Ciancabilla», beaucoup plus lourd de conséquences sur ce nouveau versant de la culture anarchiste au seuil du nouveau siècle: et c'est par son truchement que pénétrera - d'une façon significative - toute la tradition de l'individualisme de souche anglo-saxone qui progressivement se greffera sur le vieux tronc. Ce n'est pas un hasard si le jeune Borghi commence sa carrière idéologique indépendante en se référant à *L'Aurora* de Ciancabilla, organe publié par Paterson en opposition nette avec l'hégémonie malatestienne, et au *Grido della folla (Cri de la foule)*, créé à Milan, sur des positions extrêmement individualistes, par Libero Tancredi (18). Le jeune Borghi réagissait avec des arguments historico-critiques contre le «fanatisme organisateur» des «malatestiens» qui, à son avis, avaient perdu «le sens de la portée révolutionnaire de l'anarchisme et de sa fonction dans la lutte sociale actuelle» (19). D'autre part, Ciancabilla (1872-1904), ex-socialiste qui brusquement en 1897 avait adhéré aux idées malatestiennes, s'était détaché de celles-ci progressivement d'abord, en France, en fréquentant le groupe des *Temps nouveaux*, puis aux Etats-Unis, au contact d'une société dont le capitalisme était plus mûr, et de la réalité de masse de l'émigration italienne. Quelque chose de semblable, dans le sens d'un renforcement du spontanéisme et de ses positions théoriques, était arrivé, mais par des voies différentes, à Galleani, le directeur de la *Cronaca sovversiva*. «C'est à Ciancabilla - a écrit Ugo Fedeli - que revient le mérite d'avoir été l'un des premiers à tenter de greffer l'une sur l'autre les deux méthodes, les deux manières de voir et de comprendre l'anarchisme aux Etats-Unis: la tendance américaine et la tendance latino-italienne, individualiste la première, socialiste libertaire la seconde; et pendant que cette œuvre s'approfondit et s'étend, les vieilles polémiques s'éteignent peu à peu» (20). On en distingue cependant l'influence jusqu'en Italie, où s'entremêlent les motifs non classistes (corporatifs sous certains aspects) de Kropotkine, et où se produit la greffe tardive des conceptions stirneriennes. Mais il s'agit, précisément, d'un entrelacement, d'une greffe qui se réalise progressivement. Au fond, les idées de Ciancabilla - que nous prenons ici comme représentatives d'une évolution plus étendue et marquante - s'adaptent assez bien à la crise que traverse l'anarchisme entre les émeutes de 1898 et la Semaine rouge de 1914: «Dans le mouvement anarchiste les deux tendances peuvent très bien se compénétrer. Je ne dirai pas qu'elles peuvent se compléter parce qu'elles sont absolument distinctes. Mais j'estime que notre tendance libertaire est absolument nécessaire pour maintenir, dans le mouvement anarchiste, l'incessant rappel de ce qu'il ne faut pas perdre de vue: l'idée et l'application pratique de l'idée» (21).

En 1913, Malatesta rentre en Italie et fonde à Ancône *Volontà (Volonté)*, qui profite de la collaboration de Fabbri. Dans les nouvelles conditions créées par l'après-guerre lybienne, par le déplacement à gauche de l'axe du mouvement ouvrier tout entier, par la présence même de l'Union syndicale italienne par la prise en main de L'Avanti de Milan par Mussolini, comme par la campagne antimilitariste menée dans *Rompere le file (Rompez les rangs)* par Maria Rygier et par Filippo Corridoni, le massacre d'Ancone du 7 juin 1914 ouvre la Semaine rouge, à laquelle les anarchistes ont contribué de façon déterminante encore que non exclusive: Borghi prépare un «plan» insurrectionnel, tandis que Malatesta, quand ce plan échoue, se contente de critiquer la Confédération du Travail (Confederazione del lavoro), de rallumer

(18) A. Borghi, *Il nostro e l'altrui individualismo. Considerazioni storico-critiche su l'anarchia*, Brisighella, 1907, p. 34 (avec préface de L. Rafanelli). Sur le cas Ciancabilla, U. Fedeli, *Giuseppe Ciancabilla*, Casena, 1965. Aux Etats-Unis, Ciancabilla continue *L'Aurora* (16 septembre 1899 - 1er septembre 1901) par *La Protesta umana* (1er février 1902 - 1904). En Italie, *Il Grido della folla* (14 avril 1904 - 15 août 1907) fut continué par *La Protesta umana* (Milan 1906-1909), qui critiquait tant les socialistes réformistes que les syndicalistes révolutionnaires, par *La Rivolta* (Milan 1910-1911) et par un nouveau *Il Grido della folla* (Milan 1910-1911) qui, comme programme fondamental, se proposait de «provoquer la réaction» (éditorial du 22 avril 1911) pour passer ensuite à la révolution sociale.

(19) A. Borghi, *Il nostro e l'altrui individualismo*, op. cit., p. 38-39.

(20) U. Fedeli, *Giuseppe Ciancabilla*, op. cit., p. 65.

(21) G. Ciancabilla, «Per intenderci» in *La Questione sociale*, 21 janvier 1899. L'article est partiellement repris dans la biographie de Ciancabilla que nous avons citée, rédigée par U. Fedeli.

la polémique avec les socialistes, en reprenant au même moment le chemin de l'exil (22). Mais la Semaine rouge est aussi une étape importante qui réactualise la tradition anarchiste non seulement dans son courant libertaire-antimilitariste, mais aussi dans le courant socialiste-populaire. De larges couches de travailleurs avaient reflué vers des positions de révolte contre l'Etat; tendance qui sera reprise dans l'opposition à la guerre, jusqu'aux mouvements insurrectionnels et aux soulèvements de 1919-1920.

4. Les anarchistes les plus influencés par le syndicalisme révolutionnaire, par le démocratisme ou par l'individualisme sont ceux qui cèdent, en Italie, aux séductions de l'intervention, démontrant ainsi leur position marginale par rapport à la tradition socialiste anarchiste qui, dans son noyau central, résiste assez fortement. Massimo Rocca (Libero Tancredi), Maria Rygier, Mario Gioda se rangent du côté des interventionnistes de gauche, bien que sur des positions autonomes, et, le 20 février 1915, ils fondent *La Guerra sociale* (*La Guerre sociale*) (23).

Luigi Fabbri, dans *Volontà*, et Malatesta, de Londres, prennent au contraire position contre la guerre, position confirmée au congrès du 24 janvier 1915, qui a lieu à Pise, et, au printemps de l'année suivante, par le manifeste «*La guerre européenne et les anarchistes - La guerra europea e gli anarchici*», en polémique avec la «*Déclaration des Seize - Dichiarazione dei Sedici*». En juin 1916, se réunit à Ravenne un congrès clandestin qui crée un *Comité d'action internationaliste anarchiste* (*Comitato d'azione internazionalista anarchico*). Mais les possibilités d'action sont minces. Les principaux journaux, *Volontà* et *Il Libertario*, sont bientôt forcés de suspendre leur publication. L'Union syndicale italienne, dans le Valdarno et en Ligurie, réussit toutefois à diriger quelques luttes ouvrières et à tenir quelques réunions clandestines des organes de direction restants (Borghi était en prison). Le mouvement se poursuivait mieux et demeurait plus vivant à l'étranger, spécialement en Suisse, autour du *Risveglio* (*Réveil*) de Luigi Bertoni et des réfugiés politiques de Zurich, ainsi qu'aux Etats-Unis, autour de Galleani, bien qu'au milieu de difficultés sérieuses, en raison des mesures répressives prises, en 1918, dans les deux pays.

La pleine reprise du mouvement se produit au début de 1919. Mais, dès 1917, des éléments anarchistes avaient participé, fût-ce en marge du mouvement de masse, à la révolte de Turin, et avaient débattu de la nécessité de se ranger, avec le mouvement zimmerwaldien, du côté de la révolution russe. Pasquale Binazzi, du *Comité d'action internationaliste*, y était favorable; Luigi Fabbri s'y opposait. Deux faits, en tout cas, consolideront la reprise de l'après-guerre: l'expulsion des Etats-Unis, en juin 1919, des anarchistes italiens, parmi lesquels Galleani, et le retour de Londres, à la fin de l'année, d'Errico Malatesta, quand s'est déjà constitué l'*Union communiste anarchiste italienne* (*Unione comunista anarchica italiana*) (congrès de Florence des 12-14 avril). Pendant les deux années rouges, les anarchistes peuvent participer en force au mouvement populaire et ouvrier, se confondant d'abord avec lui, visant ensuite à s'en distinguer plus nettement. Ils sont présents dans les premières émeutes contre la cherté de la vie (juin-juillet), comme dans les conseils d'usine. L'influence sur eux de la révolution des soviets et du mouvement communiste qui se développe peu à peu dans le pays est évidente. Au début de 1920, en mars, le groupe libertaire turinois (Maurizio Garino et Pietro Ferrero) signe le manifeste publié par l'*Ordine nuovo* (*Ordre nouveau*) d'Antonio Gramsci (24). Il se peut que, dans cette première phase, la présence même d'une tendance communiste abstentionniste (Bordiga) dans le parti socialiste exerce quelque influence ou qu'elle provoque quelque confusion. Les premiers actes consistants de différenciation, annoncés déjà par le congrès anarchiste régional émilien-romagnol (14 septembre 1919), se situent dans la première moitié environ de 1920, quand se fait sentir le travail de clarification de Malatesta et de Fabbri. C'est, du

(22) L. Lotti, *La settimana rossa*, Florence, 1965. Sur la Semaine rouge comme «point culminant de la lutte du prolétariat italien contre la bourgeoisie avant la guerre» et qui «eut comme point de départ la lutte des anarchistes», P. Togliatti, «Gli anarchici» in *Rinascita*, 25 août 1972, texte précédemment inédit.

(23) *La Guerra sociale* se définissait comme un «hebdomadaire anarchiste interventionniste». Parmi ses collaborateurs se distinguaient Edoardo Malusardi, Libero Tancredi, Mario Gioda. Dans le premier numéro, Oberdan Gigli écrivait : «*Nous préférons la France républicaine et révolutionnaire, l'Angleterre constitutionnelle et libre, la Russie minée par une profonde révolution intime, à l'Allemagne luthérienne, soldatesque, féodale, sans-révoltes, et à l'Autriche catholique, farouche et sanglante*». Beaucoup de ces anarchistes interventionnistes passèrent ensuite au fascisme. A *La Guerra sociale* (qui cesse de paraître le 14 avril 1915) s'opposa *La Guerra di classe* (1915-1922), organe de l'USI fondé par Armando Borghi. P.C. Masini, «Gli anarchici italiani tra «interventismo» e «disfattismo rivoluzionario», in *Rivista storica del socialismo*, janvier-mars 1959.

(24) Cf. le manifeste *Per il Congresso dei Consigli di Fabbrica. Agli operai e contadini di tutta Italia*, in *L'Ordine nuovo*, 27 mars 1920.

reste, le moment où le mouvement anarchiste connaît une croissance autonome que l'on pourrait qualifier de massive, à l'intérieur ou en marge de la vague générale et de l'avancée populaire qui continue à caractériser la situation sociale du pays. Pour la première fois, en effet, les anarchistes pourront disposer, à partir du 26 février 1920, d'un journal de petit format, mais quotidien, *Umanità nova* (*Humanité nouvelle*), alors qu'auparavant les tentatives faites en ce sens par *L'Agitazione* (*L'Agitation*) (en 1898) et *La Protesta umana* (*La Protestation humaine*) de Milan (en février-mars 1919) n'avaient été qu'épisodiques et éphémères. Malatesta est au centre de l'initiative, soutenue, appuyée, favorisée par un groupe assez nombreux de compagnons et de compagnes, dans lequel se mobilisent et se concentrent à tous les niveaux les énergies disponibles; il est au centre aussi de la rectification des orientations qui prédominera au congrès national de Bologne (1-4 juillet), au cours duquel se constitue ou se reconstitue *l'Union anarchiste italienne* qui naît sur la base d'un «Programme» ou déclaration de principes rédigée par lui et d'un «Pacte d'Alliance» élaboré par Luigi Fabbri (25).

C'est l'entière confirmation de l'hégémonie du groupe malatestien et de sa force d'attraction; mais cela ne signifie pas que le mouvement ne maintenait pas certaines différenciations. Un désaccord demeure par exemple avec Gigi Damiani, qui fut également collaborateur du journal dont il assumera la direction après l'arrestation de Malatesta, adversaire des «alliances»; un désaccord aussi avec Borghi et le groupe ou les groupes qui gravitent autour de l'USI. Ainsi, le 31 janvier 1920, Galleani avait inauguré à Turin une nouvelle série de *Cronaca sovversiva* et, un an après, les 6 mai 1921, Paolo Schicchi crée *Il Vespro siciliano* (*Les Vêpres siciliennes*). Quoi qu'il en soit, toute la presse anarchiste adhère pleinement aux luttes sociales du moment, et *Umanità nova*, le plus important des centres organisateurs de l'Union, cherche à lui communiquer la plus grande accélération et la plus forte impulsion, en critiquant souvent la dispersion des tendances centrifuges qui apparaissent sur le terrain politique et syndical, mais en exaltant en même temps l'élément de la spontanéité et en insistant toujours sur l'urgence d'une solution immédiatement insurrectionnelle. Ce qui domine d'abord, c'est la critique de la conduite socialiste, puis un certain accord avec les positions communistes; mais ensuite s'imposera aussi le détachement complet par rapport à ces derniers, qui correspond presque à une «scission» objective au sein du mouvement ouvrier (26).

En avril, les anarchistes participent à la «grève des aiguilles» dans le Turin des conseils; en juin, à la «révolte d'Ancône»; en septembre, à l'occupation des usines (27). Ce sont les trois moments les plus significatifs du cycle de luttes populaires et socialistes, d'usine et de rues, dirigées par des organes de démocratie directe ou par les syndicats, au cours de la plus agitée des deux années rouges qui débute par la défaite de l'élan offensif du mouvement le plus avancé de la classe ouvrière et se termine par la contre-offensive fasciste dans les zones rurales les plus avancées. Le mouvement anarchiste a transféré ses cadres dans les villes. Malatesta qui, en 1898 et en 1914, s'était arrêté à Ancône, agit à Milan. C'est à Milan que se transplante, au début de 1920, l'état-major de l'USI dont l'administration demeure toutefois à Bologne. Aux prises avec des problèmes de tactique et de stratégie supérieurs à ses forces, incité à marquer ses distances par rapport aux solutions «communistes», harcelé par le spontanéisme toujours large de l'émeute populaire qu'il contribuait à entretenir et à séparer des importants effectifs qui suivaient les socialistes, l'état-major anarchiste n'avait pas réussi à élaborer une stratégie de transition révolutionnaire capable de le placer à la tête des masses, ni dans les milieux urbains, ni dans les milieux ruraux, qu'il avait, en grande partie, laissé découverts. Le problème de la terre avait été abordé, d'un point de vue de principe, par Errico Malatesta au printemps 1920, mais, d'une façon peu concrète, avec des idées qui ne comblaient pas les vides programmatiques et de mouvement laissés béants par le Parti

(25) Sur l'UAI, cf. l'introduction de G. Cerrito a E. Malatesta, *Scritti scelti, Teoria e prassi dell'anarchismo italiano*, Rome, 1970, p. 53.

(26) Sur la dialectique entre communistes, socialistes et anarchistes au cours de cette période, voir soit les écrits d'A. Gramsci dans *L'Ordine nuovo*, hebdomadaire et quotidien, soit ceux de Malatesta dans *Umanità nova*. Une autre source importante pour connaître la pensée et l'action de Malatesta est *Il Risveglio - Le Réveil* de Genève (1900-1950) dirigé par L. Bertoni.

(27) Sur la «politique» anarchiste de l'après-guerre nous manquons d'études systématiques. Voir cependant E. Malatesta, *Scritti*, publiés par L. Fabbri, Genève, 1934-1936, en trois vol. Le premier volume, *Umanità nova e scritti vari* couvre les années 1919-1923. Sur la révolte d'Ancône, l'essai homonyme dans E. Santarelli, *Aspetti e momenti del movimento operaio nelle Marche*, Milan, 1956.

socialiste et par la Confédération du travail (28). Dans l'ensemble, aux 50.000 lecteurs d'*Umanità nova*, à l'activisme militant des principaux centres urbains, correspondait une couche fluctuante, plutôt hétérogène, menacée par un individualisme élémentaire qui se révéla lourd de dangers. Les mémoires de Borghi contiennent, à ce sujet, de précieuses indications: il apparaît que, même dans la masse anarchiste, fermentait le culte naïf du chef («*Malatesta était enthousiaste des progrès accomplis depuis 1914, mais il remarquait qu'une dangereuse attente du chef rédempteur était répandue dans le pays, et cela le fâchait*»); il apparaît, d'autre part, que les plus responsables parmi les représentants du mouvement libertaire devaient assez fréquemment persuader les adhérents les plus inquiets et les plus exaspérés qu'il ne fallait pas recourir à des gestes inconsidérés («*Il avait dans son sac une bombe ; il entendait faire payer à quelqu'un sa misère et celle de ceux qui étaient victimes comme lui. (...) Nous l'avons décidé à nous remettre cette bombe. Naturellement, nous ne l'avons pas gardée au siège de l'Union syndicale*») (29).

A ces problèmes d'orientation et de programme, en un certain sens d'autogouvernement du mouvement, s'en ajoutaient d'autres, d'autonomie idéologique et théorique. Entre juillet 1920 (voyage à Moscou et rencontre de Borghi avec Lénine) et mai 1921 (publication de *Dittatura e rivoluzione (Dictature et révolution)* de Fabbri), se clôt définitivement la période de bon voisinage très relatif avec les socialistes et les communistes, et s'ouvre la période de la polémique ouverte. Entre août et octobre 1920, l'élément anarchiste tente - grâce à un Comité de défense des opprimés politiques (*Comitato Pro Vittime politiche*) et de soutien à la Russie révolutionnaire - de se placer au centre d'un groupement d'avant-garde plus à gauche que la gauche parlementaire et syndicale. Le 4 octobre, on conclut un accord d'action entre l'Union anarchiste italienne (Malatesta et Gigi Damiani), l'Union syndicale (Borghi, Alberto Mescili et Virginia D'Andrea), le Syndicat des cheminots (Auguste Castrucci), la Fédération des Travailleurs de la mer, la Fédération des ports, la Chambre du travail d'Ancône, la Ligue prolétarienne des mutilés et L'Avanti! Alliance fragile et embryonnaire qui donne une idée de la faiblesse relative des forces disponibles, soit parce qu'elle se réalise en l'absence des syndicats des ouvriers métallurgistes et des travailleurs agricoles dont l'influence était décisive, soit et surtout parce qu'il s'agit d'un cartel purement formel et de propagande (tel était le sens de la participation du journal socialiste et des représentations anarchistes elles-mêmes), même si, en réalité, parmi les Cheminots, les Travailleurs de la mer et les ouvriers des ports, les adhésions, depuis l'avant-guerre, étaient traditionnelles et assez importantes (30). Le 15 octobre, après les meetings en faveur des opprimés politiques («*Pro Vittime politiche*») qui eurent lieu le 14 (à Bologne, avec des morts et des blessés, parmi lesquels un commissaire de police), on perquisitionne le siège du quotidien et, le 17, on arrête Malatesta, l'un des orateurs de Bologne. Entre le 18 et le 21, en plus des rédacteurs du journal, on arrête aussi les dirigeants de l'USI. Le 15 mars 1921, Malatesta et Borghi entreprennent, dans la prison de Milan, une grève de la faim. Sur cet épisode et pendant que le fascisme progresse dans le pays, se greffe l'attentat au théâtre Diana, toujours à Milan, qu'un groupe d'individualistes exécute pour frapper Gasti, le chef de la police. C'est un massacre d'innocents qui attire sur *Umanità nova* et sur L'Avanti! les représailles fascistes et qui contribue à renforcer le mouvement réactionnaire et d'ordre qui regagne désormais le terrain perdu (31). Cet épisode met fin à la première période de l'anarchisme de l'après-guerre; la période suivante sera marquée par le concours accordé aux formations des «*Arditi del Popolo*» et par la participation à différents épisodes de résistance antifasciste locale, à la malheureuse grève générale organisée par l'*Alliance du travail* en août 1922, à laquelle participe aussi l'USI et adhère l'UAI. Le 2 décembre, le quotidien anarchiste est définitivement réduit au

(28) Cf. les articles sur «Il problema della terra» dans *Umanità nova*, 15 et 19 mai 1920, et dans *Il Risveglio*, 5 et 15 juin 1920.

(29) A. Borghi, *Mezzo secolo d'anarchia*, op. cit., p. 211 et 262-263.

(30) Sur les relations Malatesta-Giulietti (secrétaire de la Fédération des travailleurs de la mer) et Malatesta-D'Annunzio, R. de Felice, *Mussolini. Il rivoluzionario*, Turin, p. 551-554, qui renvoie à la littérature sur le sujet.

(31) Le procès intenté contre Malatesta-Borghi-Quaglino eut lieu du 26 au 30 mars et se conclut par un acquittement complet: cf. *Errico Malatesta, Armando Borghi e compagni davanti ai giurati di Milano*, Milan, 1922. L'autre procès, pour l'attentat du théâtre Diana, eut lieu du 9 au 31 mai: les principaux accusés, Giuseppe Mariani, le seul qui se fut reconnu coupable, Giuseppe Boldrini et Ettore Agguggini furent condamnés les deux premiers aux travaux forcés à perpétuité, le troisième à trente ans de prison. Cf. G. Mariani, *Memorie di un ex terrorista*, Turin, 1953, avec préface de G. Damiani. *Umanità nova*, obligée de suspendre ses publications à partir du 24 mars, les reprendra à Rome, sous forme bi-hebdomadaire, le 14 mai, et le 3 juillet seulement elle reparaitra sous forme de quotidien.

silence; le 18, Pietro Ferrero, secrétaire de la section locale de la Fédération des ouvriers et des employés métallurgistes (*Federazione operai e impiegati metallurici*) inscrit à la Confédération du travail, est assassiné par les fascistes au cours des «massacres de Turin». La marche sur Rome conclut tragiquement cette période qui débuta avec la Semaine rouge et qui fut, dans l'histoire du mouvement anarchiste, celle qui connut le plus grand retentissement et suscita des illusions grandioses.

Conclusion tragique à bien des égards. D'un côté, le vieux Malatesta était l'esté fidèle à son mot d'ordre insurrectionnel et avait en un sens rêvé que, même sans innovation tactique et stratégique, il était possible d'aller au-delà des résultats obtenus en 1914 ; de l'autre côté, - sur la base d'une rénovation des traditions «libertaires» - l'unique position nouvelle avait consisté, au moins pour les groupes dirigeants de l'UAI et de l'USI, dans le rejet de l'expérience révolutionnaire d'octobre 1917, et on mettait l'accent sur l'anti-étatisme, alors même qu'on suivait et qu'on stimulait le mouvement des masses qui était essentiellement orienté vers la conquête du pouvoir. L'expérience faite à Turin, la plus avancée du point de vue de la démocratie ouvrière et de la créativité révolutionnaire de base, était restée en marge aussi bien de la UAI que de l'USI, et était appuyée par des groupes d'anarchistes minoritaires qui, tout en polémiquant contre le centre du parti socialiste, avaient continué à collaborer avec la FIOM, renforçant l'aile gauche de celle-ci. Conclusion d'autant plus tragique, au-delà de cette différenciation - du reste significative, parce qu'elle reflétait une différence réelle dans le développement économique-social du pays et dans le degré de maturité populaire et de classe - qu'après l'attentat du théâtre Diana et après l'arrivée du fascisme au pouvoir, l'organisation et la tradition anarchistes durent enregistrer, même par rapport aux autres partis défaits par le fascisme, une très grave faillite. Grave surtout était l'insuccès du groupe dirigeant: à Parme, dans les Pouilles et ailleurs, les travailleurs anarchistes avaient continué à lutter contre le fascisme, dans la résistance extrême de l'été 1922 et même après; mais, tout en restant antifascistes, beaucoup d'entre eux abandonnèrent l'anarchisme en tant qu'action politique et que pratique syndicale. Après le détachement de la petite-bourgeoisie qui, dans les années 90, en accord avec les principaux noyaux du prolétariat urbain et rural, avait grossi les rangs du parti socialiste, après l'expérience surtout régionale du socialisme anarchiste et de l'anarcho-syndicalisme, qui avaient connu leurs moments culminants en 1897-1898, en 1913-1914 et en 1919-1920, l'ensemble du mouvement, au moins sur le plan de la masse, commençait à refluer irrémédiablement. L'épuisement et la disparition de la vieille génération d'origine internationaliste ainsi que l'exil des jeunes accentuèrent encore la désorientation. Les luttes et le choc violent des classes de l'après-guerre, le triomphe même du fascisme avaient indirectement contribué à filtrer la tradition anarchiste, la rendant à certains égards plus «pure», mais moins populaire: le courant libertaire, en un certain sens confessionnel, survivrait, mais le syndicalisme anarchiste disparaîtrait de la scène et, contrairement à ce qui s'était produit lors des émigrations politiques précédentes, il ne se relèverait même pas à l'étranger.

5. La montée au pouvoir de Mussolini et de son gouvernement marque un tournant dans l'histoire des anarchistes italiens, car elle en accentue la dispersion. Pour une période de plus de vingt ans, plus précisément jusqu'au congrès de Carrare de l'automne 1945, le mouvement entre dans la clandestinité. Mais il y est d'autant plus mal préparé qu'il se trouve déjà en présence d'une crise autonome, caractérisée par le reflux des masses et par une érosion des avant-gardes qui, de 1921 à 1925, s'orientent vers de nouvelles perspectives. Toutefois, l'avènement de la dictature semble, à d'autres égards, ranimer l'antique esprit libertaire, encore assez répandu dans les couches populaires italiennes, spécialement dans ces régions qui, dans l'après-guerre, ont été le théâtre de tant d'épisodes d'insurrection et de révolte. Comme à d'autres époques, le mouvement reprend le chemin de l'exil, spécialement vers la France. Mais les Etats-Unis où, depuis le 15 avril 1922, se publie *L'Adunala dei refrattari* (*Le Rassemblement des réfractaires*), constitueront également une bonne base d'appui. Si l'organisation fait défaut, on recourt encore une fois à la presse. Le premier journal anarchiste clandestin s'intitule *La Verità* (*La Vérité*), et sort à Rome en avril 1923. Peu après, le 1er mai, paraît à Paris *La Voce del profugo* (*La Voix du réfugié*). En juin, un autre journal, publié à Hambourg, se présente comme *Il Messaggero della riscossa* (*Le Messager de la revanche*). Les initiatives sont même trop nombreuses, alors que des titres plus anciens sont en danger, soumis aux saisies ou réduits au silence. Quoi qu'il en soit, la situation incite Malatesta, âgé alors de plus de soixante-dix ans, à créer une revue bimensuelle, *Pensiero e Verità* (*Pensée et Vérité*), qui, malgré tout, pourra paraître de janvier 1924 à octobre 1926.

Mais la propagande, même la plus idéaliste, se révèle insuffisante, fragmentaire. La perte du quotidien se fait sentir, L'Union anarchiste n'a plus qu'une vie épisodique et le sort du mouvement est plus que

jamais confié à l'initiative des groupes, à la ténacité et au courage des particuliers. Le 14 juin 1924 - quatre jours après l'enlèvement et l'assassinat de Giacomo Matteotti - l'Union lance un appel aux militants afin que, «*agissant dans le respect de leurs idées, et avec le plus grand élan possible*», ils s'unissent aux manifestations de protestation et à l'action des masses ouvrières (32). Mais en 1925, après la crise fasciste, les coups de la réaction se multiplient et, en juillet 1926, le Comité national de défense libertaire (*Comitato nazionale di difesa libertaria*), créé au congrès de Bologne, est obligé de suspendre toute activité. Dès le 20 février 1924, un jeune anarchiste, Ernesto Bonomini, avait tué dans un restaurant de Paris Nicola Bonservizi, secrétaire des faisceaux italiens en France. Le 11 septembre 1926, a lieu le premier attentat anarchiste contre Mussolini. L'auteur en est Gino Lucetti. La série continue, quelques années après, avec les tentatives malheureuses de Michele Schirru (28 mai 1931) et d'Angelo Sbardellotto (4 juin 1932), condamnés l'un et l'autre à mort par le Tribunal spécial. Tous les trois étaient rentrés au pays, de l'émigration et de l'exil. Mais Schirru ne sera fusillé que pour délit d'intention: il avait été découvert avant même qu'il pût exécuter son projet. Tandis que les anarchistes, par centaines, sont poursuivis, jetés en prison ou relégués dans les îles, souvent injustement accusés d'actions provocatrices montées, en réalité, selon toute probabilité, par les fascistes eux-mêmes (ce sera notamment le cas de la bombe qui explose à Milan, le 12 avril 1928, au passage de Victor Emmanuel III), la pratique du terrorisme semble reprendre le dessus. Dans le recours à ce moyen désespéré, les anarchistes ne sont du reste pas seuls, comme le montre l'attentat manqué contre Mussolini dû à l'ex-député socialiste Tito Zaniboni. Mais à l'étranger aussi, spécialement dans les deux Amériques, on recourt très fréquemment, en ces années, à l'action directe contre les représentants, les manifestations ou les sièges du fascisme.

En Italie, Malatesta est gardé à vue, surveillé nuit et jour dans sa maison de Rome où il meurt le 22 juillet 1932. Les années 30 mettent fin à toute une saison ou génération de l'anarchisme. Luigi Galleani disparaît en 1931; Luigi Fabbri s'éteint à Montevideo en 1935. Sur la brèche restent les plus jeunes. Ce sont, en un certain sens, des hommes nouveaux qui ont abordé la lutte et ont embrassé les idées anarchistes dans la crise de la guerre et de l'après-guerre. Parmi les plus vieux, Armando Borghi est réfugié aux Etats-Unis, tandis que Paolo Schicchi débarque clandestinement en Sicile, en août 1930; mais il est tout de suite arrêté. Fabbri, d'abord en France, puis en Amérique du Sud, avait tenté d'entretenir encore la tradition de pensée de Malatesta; il créa *Lolla umana (Lutte humaine)* (Paris, 1927-1929) et *Studi sociali (Etudes sociales)* (Montevideo, 1930) qui fut ensuite continué jusqu'en 1947 par sa fille Luce. En exil se détache la figure de Camillo Berneri. Berneri rassemble ce qu'il y a de vivant dans la tradition, mais il l'actualise et l'enrichit des ferments d'une culture révolutionnaire qui doit beaucoup au débat d'idées qui s'est approfondi dans la lutte contre l'irruption du fascisme. En Italie, la situation devient, d'année en année, plus critique: un des derniers appels de l'Union anarchiste, en juillet 1925, avait reconnu notamment: «*Presque tous nos compagnons d'avant-guerre sont restés à leur poste, ainsi qu'une grande partie des compagnons plus récents. Depuis deux ou trois ans, de nouveaux éléments viennent à nous, un peu moins nombreux que dans le passé, mais plus sûrs et plus conscients*». Suivait, dans le même appel, le conseil aux réfugiés politiques d'«*entrer dans les organisations anarchistes des pays qui les accueillent*» et de «*former des groupes italiens autonomes*»; mais, de cette façon, l'Union s'était épuisée peu à peu. Un Comité de défense des opprimés politiques (*Comitato Pro Vittime politiche*) avait d'abord ressurgi à Paris, grâce à Ugo Fedeli (Hugo Treni). *L'Almanacco libertario (L'Almanach libertaire)*, publié à Genève depuis 1929, fera connaître, en faveur de l'USI, les comités de défense des condamnés politiques actifs non seulement en France, mais en Belgique, en Suisse et ailleurs. Le 1er janvier 1931, l'*Union communiste anarchiste des réfugiés italiens (UCAPI) (Unione comunista anarchica profughi italiana)*, qui s'était formée entre-temps tient son premier congrès. C'est au cours de cette période de lutte que l'on tente d'introduire clandestinement en Italie *Lotta anarchica (Lutte anarchiste)* qui se définit comme l'organe du comité provisoire de reconstitution des forces communistes-anarchistes et qui sera remplacé ensuite, à la fin de 1933, par *Lotte sociali (Luttes sociales)*, organe de la fédération anarchiste des réfugiés politiques italiens dont le siège est toujours à Paris. Mais les objectifs idéaux ou d'action subissent, de lieu en lieu, d'année en année, même en ce qui concerne la tactique de lutte contre le fascisme, d'importantes variations. Ainsi, depuis le 23 août 1923, l'*Adunata dei refrattari* avait publié un appel «*Aux hommes libres du monde entier*», signé par les anarchistes de Chicago, dans lequel la réaction fasciste en Italie était assimilée au bolchevisme en Russie, «*peut-être pour la première fois*» (33). En Italie, en tout cas, les anarchistes constituaient, après les communistes, le contingent le

(32) *Un trentennio di attività anarchica*, 1914-1945, Cesena, 1933, p. 81.

(33) «*Gli anarchici negli Stati Uniti d'America* », dans *Un trentennio di attività anarchica*, op. cit. p.152,
- 13/19 -

plus nombreux parmi les prisonniers politiques, parmi les «relégués», parmi les surveillés spéciaux.

Le moment de la plus large entente entre les deux groupes s'était produit lors de la campagne en faveur de Sacco et Vanzetti, exécutés sur la chaise électrique le 23 août 1927. En 1929 et en 1932, les rapports entre anarchistes et communistes avaient été troublés non seulement par les désaccords théoriques que Fabbri avait soulignés dans *Dittatura e rivoluzione*, mais par les campagnes internationales en faveur de la libération de Franco Ghezzi et d'Alphonse Petrini, arrêtés en Union soviétique. Néanmoins, dans la clandestinité, nombreux furent les ex-anarchistes qui, pendant ou après cette période, passèrent d'un camp dans l'autre, attirés par l'efficiace plus grande de l'organisation communiste. Il s'agissait d'un processus capillaire, peu apparent sur le moment même, qui atteignait presque tous les vieux centres de solide tradition libertaire, comme Ancône ou Carrare. C'étaient en général des militants de base parmi les plus jeunes qui avaient participé les armes au poing aux émeutes de 1919-1920 ; et le phénomène allait devenir de plus en plus évident (34). Hors d'Italie, au contraire, les luttes entre les différentes fractions antifascistes furent par moments très aiguës. Du reste, sur plus d'une question et en particulier sur le problème des alliances, le désaccords entre les anarchistes eux-mêmes conduisirent souvent à de profonds déchirements. Ce fut le cas, par exemple, de la discussion sur l'attitude à adopter vis-à-vis de ce qui s'appela le «garibaldisme» (initiative de Ricciotti Garibaldi et de Francisco Macia, en 1925-1926; avec infiltrations corrélatives de la police fasciste). C'est à cette période que se réfère le témoignage fondé d'Erasme Abate (Hugo Rolland): «L'âpreté atteinte par ces luttes fratricides, due au sectarisme religieux de ceux qui ont cru ou prétendu que seule leur manière de penser et d'agir pouvait être acceptable, produisit des dissensions faciles à propager en Europe et dans les Amériques. La tradition des désaccords de factions ou individualistes en aurait fourni tôt ou tard le prétexte» (35). Après avoir abandonné le Comité antifasciste de Paris et après avoir adhéré aux Légions garibaldiennes, Armando Borghi avait gagné les Etats-Unis. Là il prit position contre l'*Anti-Fascist Alliance of North America (Afana)*, dans laquelle s'étaient retrouvés les représentants les plus radicaux des différents courants du mouvement des réfugiés politiques et de l'antifascisme. Borghi théorisa sa position très rigide, contraire à toute alliance, qui ne semble pas avoir été partagée par Malatesta, et alla jusqu'à s'opposer à l'intervention dans la guerre civile espagnole (36). Il eut ensuite raison, d'une certaine manière, quand en Espagne la lutte entre communistes et anarchistes fut effective, mais, en suivant cette voie, en évitant tout risque et tout sacrifice, l'anarchisme italien aurait failli à son devoir et n'aurait pas écrit la plus belle page de son histoire.

6. L'histoire de l'intervention des anarchistes italiens en Espagne peut être résumée symboliquement par le destin de Camillo Berneri (1897-1937) qui fut défini avec raison comme un «intellectuel-militant»(37). Mais précisément en tant qu'intellectuel-militant, Berneri se distinguait de presque tous ses prédécesseurs, sauf peut-être de Merlino, et de beaucoup de ses coreligionnaires contemporains. Sa figure est symbolique aussi d'un autre point de vue, car elle représente un nouveau stade de l'anarchisme en Italie, après la fin du socialisme anarchiste dont Malatesta avait été le plus grand représentant. Berneri lui-même rappelle ses origines de caractère socialiste. Il avait été «l'unique étudiant militant de la ville socialistissime» de Reggio Emilia (38). Il n'existe pas de biographie complète de Berneri; mais, grâce à ses écrits, on peut se rendre compte de l'ampleur de sa sensibilité et de l'éventail de ses intérêts culturels assez raffinés (39). Ses auteurs favoris sont Carlyle, Victor Hugo, Dostoïevsky, Edison, Zola, Tolstoï, Hseckel, Ardigo, Nietzsche, Lombroso, Weininger; ses problèmes: la révolution russe et la démocratie ouvrière, l'émancipation de la femme, le travail d'usine et la société civile, le fédéralisme et l'extinction de l'Etat, les villes et les campagnes dans la révolution italienne... Il affronte ainsi, l'un après l'autre, ce qu'il appela une fois, dans un écrit, les thèmes de l'autodiscipline culturelle, les sujets qui apparaissent comme les plus modernes à son époque: le léninisme, l'héritage de Kropotkine, les

(34) P. Giannotto *Stampa operaia e classi sociali nella lotta clandestina*, Urbino, 1972, p. 20-21 et 43.

(35) H. Rolland, *Il sindacalismo anarchico di Alberto Meschi*, Florence, 1972, p. 186.

(36) Voir l'opuscule d'A. Borghi, *Gli anarchici e le alleanze*, «Circolo operaio di cultura sociale», New York, 1927.

(37) *Scritti scelti di Camillo Berneri*. Pietrogrado 1917 — Barcellona 1937, publiés par P.C. Masini et A. Sorti, Milan, 1964, p. 9.

(38) C. Berneri, *Pensieri e battaglie*, Paris, 1938, p. 41.

(39) Cf., par exemple, C. Berneri, *Interpretazione di contemporanei*, Pistoia, 1972.

fondements idéologiques de l'anarchisme, Gobetti, Rosselli, Gramsci. Il est professeur de philosophie dans les lycées et poète mi-«crépusculaire», mi-romantique. «*Ma vie est la rue*», écrit-il dans un vers de 1923 (40). Avant la dernière phase de son engagement, au cours de la guerre d'Espagne, quand il fonde *Guerra di classe* (*Guerre de classe*), sa pensée est capable de se tourner vers le témoignage vivant des Tziganes, aussi bien que vers le problème du monde juif et de l'anti-sémitisme (41). Sa personnalité présente un aspect mystique et sa sociologie a une face qui déborde dans la psychologie des profondeurs (42). Son maître avait été Camillo Prampolini, mais, en même temps que l'influence de Malatesta, il avait assimilé la leçon de méthode de Gaetano Salvemini.

En juin 1936, au moment du soulèvement des généraux contre la République espagnole, la plus grande partie des anarchistes italiens, en particulier les militants qui résidaient déjà en France, accourent spontanément à Barcelone suivant une impulsion précise et consciente. Le 19 juillet, les milices ouvrières de la CNT ont débarrassé la ville des forces rebelles du général Goded. Une contribution importante est venue de la «Guardia civil», restée fidèle au gouvernement de la Generalidad et à Companys qui le préside. Cela suffit pour ranimer le mythe de la Catalogne libertaire, avant-garde de la révolution. Le 5 août, les anarchistes italiens engagés dans la CNT et dans la FAI (Fédération anarchiste ibérique) «saluent fraternellement les volontaires antifascistes italiens, de «Justice et Liberté» («*Giustizia e Libertà*»), du Parti socialiste maximaliste, du Parti républicain et de l'Action républicaine socialiste qui, reconnaissant le grand rôle de l'anarchisme espagnol dans la lutte contre le fascisme, ont préféré nos troupes aux autres» (43). Le 17, Camillo Berneri signe avec Mario Angeloni et avec Carlo Rosselli un pacte d'entente entre la section italienne de la colonne Ascaso et la colonne des troupes CNT-FAI (44), Ainsi, dès le commencement, au début d'août en Catalogne, on en compte déjà une centaine; le 28, ils combattent à Molte Pelato - les anarchistes italiens marchent d'un commun accord avec les républicains et avec «Justice et Liberté»: moitié pour des raisons d'affinité, moitié par voie d'exclusion. Ils sont aux côtés des anarcho-syndicalistes espagnols, mais ne pourront pas fraterniser avec les nationalistes catalans, même s'ils sympathisent avec les trotskystes du POUM. Certains d'entre eux ne s'abstiendront pas d'exprimer de sérieuses et amères réserves sur l'absence d'autonomie de ce qu'ils appellent la «communauté libertaire» italienne (45). L'auteur de l'initiative est en effet Rosselli. Le leader de «Justice et Liberté» (GL) nourrit un grand espoir dans les forces populaires catalanes: «*La Catalogne - écrit-il le 9 novembre - tient en main le destin de l'Espagne et de la révolution. En un mois elle pourra armer 300.000 hommes et vaincre. Pourquoi ne l'a-t-elle pas déjà fait? Parce qu'elle a été négligée, sinon boycottée. Le socialisme madrilène, encerclé, n'a cessé de poursuivre son rêve centraliste...*» (46). Au lendemain de la victoire sur la garnison franquiste, CNT et FAI s'étaient associés à Barcelone avec les partis antifascistes et avec les catalanistes de Companys et, au début de novembre, quatre représentants de l'anarcho-syndicalisme participent au gouvernement central, mais, vers la fin de l'année, survient la première division dans le gouvernement de Barcelone: l'alliance est rompue entre la CNT et l'UGT marxiste, minée par le désaccord croissant entre le Parti communiste et le POUM ; et les anarchistes tendent à passer toujours davantage du côté de l'opposition.

Le 14 avril 1937, Berneri écrit à Federica Monteseny une lettre qui s'adresse en réalité à la délégation des ministres anarcho-syndicalistes du gouvernement central : «*C'est le moment de se demander si les anarchistes se trouvent au pouvoir pour jouer aux vestales devant un feu qui est sur le point de s'éteindre, ou s'ils ne s'y trouvent plus que pour servir de bonnet phrygien à des politiciens qui trafiquent avec l'ennemi ou avec des forces qui visent la restauration de la république de toutes les classes. Le dilemme: guerre ou révolution - n'a plus de sens. Le dilemme est unique: ou la victoire sur Franco par la guerre*

(40) «Il canto del girovago», dans C. Berneri, *Pensieri e battaglie*, op. cit., p. 59.

(41) «Gli zingari» (Berlin, 1930) dans C. Berneri, *Pensieri e battaglie*, op. cit., p. 195-198, et C. Berneri, *Le juif antisémite*, Paris, sans date, mais probablement 1934-1935.

(42) C. Berneri, Mussolini. *Psicologia di un dittatore*, Milan, 1965.

(43) *Un trentennio di attività anarchica*, op. cit., p. 183. (44) Ibid., p. 183-184.

(45) «Catalogna, baluardo della rivoluzione», dans C. Rosselli, *Oggi in Spagna domani in Italia*, Turin, 1967, p. 61.

(46) H. Rolland, op. cit., p. 213,

révolutionnaire, ou la défaite» (47). En réalité, Berneri a choisi ce que le groupe extrémiste de la FAI («*Los amigos de Durruti*») et le POUM désignent comme le «développement de la révolution», ou la «révolution ouvrière et paysanne», hostile à la militarisation des milices. Le 1er mai, le POUM invite d'une manière déguisée à l'insurrection; le 2, «Les amis de Durruti» occupent par un coup de main le Central téléphonique de Barcelone; le 3, les avant-gardes anarcho-syndicalistes descendent dans la rue, dressent les barricades, créent un mouvement armé; le 4, c'est l'assaut généralisé contre les édifices publics et les casernes. Le 5, la CNT elle-même invite les insurgés à déposer les armes et la révolte faiblit. Au cours de la même journée, vers dix-huit heures, Berneri est arrêté par une patrouille de police et fusillé. Son corps est ensuite trouvé, dans la nuit du 5 au 6, place de la Generalidad. Au moment de sa capture à son domicile, il avait à peine fini de rédiger un appel aux «travailleurs de toutes tendances». Cet appel commençait et finissait par un vivat à l'« Alliance révolutionnaire antifasciste». C'était une exhortation à dépasser la lutte fratricide, une invitation à l'unité d'action: «*En ce moment, où les révolutionnaires les plus combattifs luttent au front, sans distinction de tendances idéologiques et syndicales, c'est trahir ceux qui exposent ainsi leur vie et trahir la cause qu'ils défendent que de fomenter des luttes intestines entre les prolétaires du front intérieur*» (48). Le drame de Catalogne s'était terminé, en particulier pour les anarchistes italiens, par une double tragédie. Ils avaient perdu leur meilleur homme, le plus convaincu de ce que la guerre d'Espagne devait être non seulement une «guerre de classe», mais aussi une «guerre révolutionnaire», fondée sur l'unité antifasciste (49). L'ancien désaccord avec les socialistes et le désaccord récent avec les communistes devinrent dès lors, s'il est possible, plus profond encore.

7- L'ombre de la mort de Berneri ne pouvait peut-être pas être et ne fut pas récupérée. Le 11 janvier 1943, Carlo Tresca, leader des anarchistes italiens aux Etats-Unis, qui avait pris le parti de Trotsky, fut assassiné à New York. Le fossé qui les séparait des stalinien, auxquels le crime fut attribué, parut devenir infranchissable. Lors de la chute de Mussolini, le gouvernement Badoglio ne libéra pas les anarchistes en même temps que la plupart des autres prisonniers et «relégués» politiques, mais il les retira des îles et les concentra dans le camp de Renicci, près d'Anghiari, en Toscane. Ce fait accrut, lui aussi, la division à gauche, l'opposition aux syndicats qui avaient sollicité et partiellement obtenu la libération des antifascistes. La participation anarchiste à la Résistance ne fit pas défaut, bien qu'elle fût restreinte pour toutes les raisons ci-dessus et à cause de la faiblesse des effectifs qui s'étaient réduits. Quoi qu'il en soit, elle fut plus importante qu'ailleurs dans les zones de Carrare et de Plaisance ainsi qu'à Milan. La publication irrégulière de quelques périodiques et numéros uniques clandestins reprend à ce moment: le journal *Umanità nova* reparait à Florence dès septembre 1943. A Milan sortiront en juin 1944 *L'Adunata dei libertari* (*Le Rassemblement des libertaires*), puis *L'Azione libertaria* (*L'Action libertaire*), tandis qu'à Turin, vers la fin de l'année, paraît *l'Era nuova* (*Ere nouvelle*) et, à Ravenne, *l'Aurora*. En juin 1944 encore, on publie à Naples, libérée depuis quelque temps, le premier journal anarchiste du Midi : *Rivoluzione libertaria*. En réalité, la libération des îles et des régions méridionales, ainsi que la résistance dans le centre-nord prennent la plupart du temps au dépourvu les groupes anarchistes restants. En Sicile, se produit une certaine désorientation, accentuée par l'«influence dispersive et contradictoire» de Paolo Schicchi, et la prédominance, autour de lui, d'une «*activité individuelle inconséquente souvent incohérente menée par très peu de militants*». On tente ainsi de créer un vague Front unique prolétarien, puis, au début de 1945, naît à Castelvetro un groupe communiste libertaire qui se rattache à Pietro Cori (50).

Ailleurs aussi apparaissent des formations communistes-libertaires plus ou moins définies: tantôt sur la base d'un compromis entre jeunes et vieux, tantôt à cause de l'influence du communisme politique sur un plus vaste milieu populaire, tantôt encore pour se prémunir contre un excès d'individualisme. Le phénomène, entre 1943 et 1945, est du reste commun à tout le pays. Les «relégués» de Ventotene condamnent dans une de leurs résolutions «*l'attitude collaborationniste des différents regroupements politiques prolétariens (qui) n'a pas correspondu aux intérêts et aux vœux de la masse ouvrière et de*

(47) «Lettera alla compagna Monteseny», dans C. Berneri, *Pensieri e battaglie*, op. cit., p. 294-295.

(48) *Scritti scelti di Camillo Berneri...*, op. cit., p. 7-8.

(49) Sur le meurtre de Berneri, «Il caso Berneri», dans *Scritti scelti di Camillo Berneri*, op. cit., p. 239-254.a

(50) G. Cerrito, *La rinascita dell'anarchismo in Sicilia*, Naples, 1956, p. 17, 20, 23.

tout le peuple italien», et ils invitent «*tous les compagnons à s'inscrire dans les syndicats de métier et de profession ... propageant le programme libertaire pour la constitution de conseils d'usine, d'atelier et d'industrie*» (51). Peu après, sur l'initiative de Pasquale Binazzi (1873-1944), se tiennent à Florence, le 16 mai et le 3 septembre 1943, les premiers congrès clandestins qui marquent le début de la reprise sur le plan associatif; et c'est alors qu'un numéro d'*Umanità nova* annonce la reconstitution d'une *Fédération communiste anarchiste italienne*. Des Fédérations communistes anarchistes donneront ensuite signe de vie en Ligurie, dans le Piémont, en Lombardie, en Toscane, dans le Latium, tandis qu'en Romagne, dans les Marches et dans le Midi prédomine l'étiquette «libertaire» ou «anarchiste» sans plus. Dans le Nord, jusqu'à la fin de 1945, aux Fédérations communistes anarchistes correspondent même, curieusement, des Fédérations de jeunesse libertaire. Entre-temps, dans l'Italie libérée, s'ouvre une première série de congrès (Andria, 24 mai 1944 ; Cosenza, 20 juin). A Naples, les 9-10 septembre, naît l'*Alliance des groupes libertaires* de l'Italie méridionale. On observe même la présence d'une représentation de la Fédération communiste libertaire du Latium. Mais sur la plate-forme idéologique il n'y a pas d'accord: les cercles des Pouilles préfèrent l'étiquette pure et simple d'«anarchistes», ceux de Campanie celle de «libertaires», tandis que les Romains défendent leur dénomination. Entre-temps, *L'Adunata dei refrattari* arrive d'outre-Atlantique et exerce une certaine influence. Armando Borghi ne débarquera en Italie que vers la fin de 1945, mais pour une brève période. Il ne commencera à exercer son rôle hégémonique que lors de son retour définitif, quand il assumera la direction d'*Umanità nova* ressuscitée qui sera rédigée en attendant par Gigi Damiani (1876-1953).

Le congrès constitutif de la nouvelle Fédération anarchiste italienne a lieu à Carrare du 15 au 19 novembre 1945, précédé donc par le congrès de Naples et par le congrès interrégional de Milan des 23-25 juin, tenu au moment de l'insurrection partisane, et au cours duquel avait pris forme la Fédération communiste libertaire de la Haute Italie. Ainsi se rencontraient les deux sections du Nord et du Sud du mouvement ressuscité. «*En Toscane, en Lombardie et en Ligurie, dès 1943 - a écrit Ugo Fedeli - on était tenté de créer un mouvement révolutionnaire, ... en réalité, rien ou presque de particulier ne peut se réaliser sur ces bases*». A Carrare, il y eut même «*beaucoup de vent de fronde*» (52), en ce sens peut-être que ce congrès reconstitutif était aussi une étape non seulement de l'école anarchiste, mais du subversivisme traditionnel antérieur au fascisme qui réapparaissait, confusément, après vingt ans de dictature. Ainsi, les frontières entre les partis de classe et les fédérations communistes et leurs cercles n'apparaissent pas toujours bien marquées. Au centre, il y avait, par exemple, l'*Union «Spartacus» («Spartaco»)* de Rome, avec Carlo Aldreoni, directeur de *Il Partigiano (Le Maquisard)*, et un *Mouvement communiste d'Italie* qui, se référant à la Commune de Paris, fraternisait avec l'anarchisme dans sa présence renouvelée. A la périphérie, en revanche, continuait d'agir la fraternité d'armes entretenue avec la Résistance et agissait aussi le contre-coup du retour aux règles du jeu politique, tandis que fermentaient les nécessités de la lutte pour la république et contre la monarchie, dans la perspective de la Constituante. Une tentative en vue de préciser, à la base du mouvement ressuscité, la distinction entre «*groupes anarchistes peu nombreux, constitués initialement de compagnons qui se connaissaient bien les uns les autres*», et «*groupes libertaires, ouverts aux sympathisants, mais avec la participation de compagnons dont la maturité politique et la foi anarchique étaient éprouvées*», ainsi que, par ailleurs, la résolution (sans lendemain) de créer un quotidien pour continuer *Umanità nova*, indiquent bien l'ambiguïté et les alternatives du moment (53). On ne répétait pas les attaques contre la Confédération générale italienne du Travail prononcées à Naples en septembre de l'année précédente, quand on l'avait qualifiée de «*simple prolongement du pseudo-syndicalisme totalitaire et oppressif du fascisme*», mais, à l'égard des partis et des syndicats, on maintenait une attitude de défense, de fermeture ou de rejet. On proposait, au contraire, d'intensifier la lutte contre l'Eglise et de soutenir les groupes de défense syndicaliste. On laissait à la Fédération le choix de s'appeler «anarchiste» ou «libertaire» et on mettait l'accent sur les groupes. En 1949, les 6 et 7 août, eut lieu à Milan un congrès sur les rapports avec le mouvement des travailleurs, organisé par un groupe de base, avec des participations presque toutes septentrionales et pour la plupart lombardes; mais on n'alla guère au-delà de la publication d'un opuscule (54). En 1951, il y eut même à Bologne un congrès de défense des opprimés politiques (*Pro Vittime*

(51) *Federazione anarchica italiana. Congressi e convegni 1944-1962*, publié par U. Fedeli.

(52) *Federazione anarchica italiana. Congressi e convegni 1944-1962*, op. cit., p. 33 et 44.

(53) *Federazione anarchica italiana. Congressi e convegni 1944-1962*, op. cit. p. 56 et 58. Gênes, 1963, p. 16-17.

(54) *L'anarchismo e i lavoratori*, Milan, 1949.

politiche) en témoignage de solidarité avec les anarchistes des pays de l'Est. Après Carrare, d'autres congrès suivirent à Bologne (1947), à Livourne (1949), à Ancône (1950), à Civitavecchia (1953), à Senigallia (1957), à Rosignano Solvay (1961), avec des intervalles toujours plus longs. Le congrès de Bologne avait marqué la fin des années euphoriques: «*Dans quelques endroits nous avons maintenant quelques groupes de moins et dans quelques groupes quelques affiliés de moins*», lisait-on dans un rapport du Conseil national dès 1947. En 1949 avait surgi à Livourne, autour du journal *L'Impulso* (*L'Impulsion*) et de Pier Carlo Masini, futur historien de l'anarchisme italien, une initiative dissidente, favorable à un «*mouvement orienté et fédéré*», plus incisif et moderne qui, en 1951, avait créé les *Groupes anarchistes d'action prolétaire* (*Gruppi anarchici di azione proletaria*) (Gênes, 24-25 février). Masini, dans un opuscule, ranimait les relations entre anarchistes et communistes et rappelait la participation libertaire aux conseils d'usine, à Turin, aux temps de l'*Ordine nuovo* (55).

D'autres groupes avaient commencé à se référer à l'*Union anarchiste italienne* antérieure au fascisme, aux documents associatifs et programmatiques de Malatesta qui en avaient constitué le pivot (56). La discussion et la crise se poursuivirent jusqu'au-delà du congrès de Civitavecchia en 1953 auquel participa, pour la première fois, Armando Borghi, et au cours duquel fut approuvé un document sur les «*bases fondamentales de l'anarchisme*» (57). C'est dans ce cadre que se déroulent, difficiles et intermittentes au début, mais, à la fin, toujours plus importantes et victorieuses les polémiques et les études tendant au «*redressement de la FAI* », conduites par Borghi à l'aide aussi de moyens culturels (58), Borghi s'était proposé le «*traitement de l'espagnolite*» (aucune collaboration avec les communistes, aucune distribution de cartes d'affiliation) et la «*restauration théorique des fondements anarchistes*», l'«*assainissement du mouvement*» (59), et si les premiers résultats dans cette voie avaient été partiellement atteints dès le congrès de Bologne en 1947, les résultats les plus consistants furent acquis ensuite et furent consolidés entre 1955 et 1968 (60). Comme par le passé et davantage encore, Borghi se rattacha à la tradition malatestienne, débarrassée toutefois de beaucoup de ses ouvertures sociales, ouvrières, associatives, rejetant définitivement l'expérience anarcho-syndicaliste de l'USI dont, par ailleurs, il n'était rien ou à peu près rien resté (même si à Milan avait paru un périodique, *L'Araldo del Lavoro* (*Le Héraut du Travail*) qui s'y rattachait). Il prit appui surtout sur les groupes locaux des Marches, de Romagne et de Toscane; il se donna comme objectif la formation de comités syndicaux purement anarchistes, mais il y mit peu de conviction et son engagement fut plus négatif que positif. Il eut avant tout soin d'organiser et de propager la polémique avec les «*casermistes autoritaires*», la démocratie chrétienne et le parti communiste, ainsi que d'éliminer tout résidu de la «*névrose de l'époque du maquis*»(61). En conservant, enfin, ou en acceptant un lien avec le radicalisme antiparti du dernier Salvemini et d'Ernesto Rossi. Tout cela reposait cependant sur une vision du passé, du fascisme, plutôt archaïque (selon la formule toute sienne de «*l'Italie entre deux Crispi*» qui n'était pas seulement journalistique) et du postfascisme comme une

(55) P.C. Masini, *Anarchici e comunisti nel movimento dei Consigli a Torino (primo dopoguerra rosso 1919-1920)*, Turin, 1951, avec une préface de M. Garino, où l'on rappelait les distances gardées par rapport aux «*communistes autoritaires*».

(56) Cf. l'opuscule *Programma anarchico accettato dall'Unione anarchica italiana nel congresso di Bologna del 1-4 luglio 1920*, Rome, 1950, publié par *Umanità nova*.

(57) *Federazione anarchica italiana. Congressi e convegni 1944-1962*, op. cit., p. 158-159.

(58) Ayant un pied en Italie et un autre aux Etats-Unis, Borghi avait fini par préparer les conditions de son retour définitif, après qu'avait échoué, au début de 1946, le projet de lui confier la direction du «*quotidien*». Grâce à *Mezzo secolo di anarchia*, paru en 1954, avec une préface de Gaetano Salvemini, il s'était conquis une hégémonie même idéale sur le mouvement de l'après-fascisme. A l'étranger, il avait écrit *L'Italia fra due Crispi* (*Cause e conseguenze d'una rivoluzione mancata*), Paris, 1925; *Mussolini in camicia*, New York, 1927 (éd. anglaise. New York, 1938) ; *Errico Malatesta...*, op. cit. : ouvrages publiés ensuite en Italie plus ou moins retouchés ou complétés: *Errico Malatesta*, Milan, 1947; *Mussolini in camicia*, Bologne, 1947 et Naples, 1961; *La rivoluzione mancata*, Milan, 1964.

(59) A. Borghi, *Conferma anarchica (Due anni in Italia)*, Forli, 1949, p. 4 (présenté par le groupe éditeur de «*L'Aurora*»).

(60) A. Borghi, *Conferma anarchica*, op. cit., p. 108: «*L'idée naquit à Milan d'inscrire dans la FAI ces éléments brûlants (ex-résistants tournés vers l'«extrémisme» anarchiste): on aurait vu ensuite s'il fallait tenter de constituer une CNT et une FAI à l'espagnole ; mais il n'était pas facile de s'apercevoir, dans le remue-ménage du moment, qu'en aucune façon il n'aurait été possible, en Italie, d'imiter exactement le mouvement espagnol. Tous sentaient dans l'air le communisme, d'où (chez les sincères) la carte de visite du communisme libertaire*».

(61) A. Borghi, op. cit., p. 134 et 138.

«révolution manquée» par la faute des partis antifascistes; et cela avait aussi son prix, car la «soudure entre anarchistes jeunes et anarchistes vieux» dont avait parlé la présentation de *Conferma anarchica* (*Confirmation anarchiste*) n'eut, en réalité, pas lieu du tout. Et même s'il lui arriva de déplorer lui-même, dès 1949, la difficulté d'assurer la continuité, de remplacer les anciens ou les vieux qui avaient disparu ou qui disparaissaient. Ainsi, au lieu de l'optimisme qui avait toujours caractérisé ou contribué chaque fois à rajeunir l'action de Malatesta par de nouvelles rencontres avec le mouvement de base et de masse, prédominèrent peu à peu des accents pessimistes ou de défense et de fermeture quasi puritaine, largement récriminatoires (62).

Dans l'ensemble, même en s'en tenant à ces données tirées uniquement d'actes de congrès et culturelles, l'anarchisme, par rapport aux temps de Malatesta, avait subi une transformation considérable. Si, au congrès de Carrare, on avait compté une centaine soit de fédérations soit de groupes, au congrès de 1957, on en comptera à peine une cinquantaine, parmi les participants et les adhérents, et à celui de 1961, on ne dépassera pas ce chiffre. Le retour de Borghi avait toutefois contribué à consolider *Umanità nova*, hebdomadaire. Mais ce fut essentiellement grâce au congrès international de Carrare en 1968 (31 août- 3 septembre), au cours duquel furent rejetées les positions de Cohn-Bendit, grâce à la contestation estudiantine qui suivit mai 1968, grâce enfin à la campagne en faveur de Valpreda après la provocation fasciste des bombes de Milan, le 12 décembre 1969, que le mouvement anarchiste put obtenir à nouveau, en marge des groupes extra-parlementaires et avec eux, un regain d'écho et de poids dans l'opinion publique, sans toutefois dévier du chemin plutôt raide et étroit désormais sur lequel il s'était engagé après la reprise et les espoirs de 1944-1945. Mais, pour la première fois depuis la mort de Borghi (21 avril 1968), aucune personnalité historique de relief n'occupait la première place dans les rangs et dans les cercles.

(62) Une tentative de fondation nouvelle ou de reconsidération «moderne» de la pensée anarchiste, plutôt isolée d'ailleurs et de caractère intellectualiste, a été faite par G. Montana, *La rivoluzione egualitaria post-industriale. Teoria eidetica dell'anarchismo contemporaneo*, Rome, 1971. Il faut noter en outre qu'à ce moment, entre 1968 et 1971, apparaissent de plus en plus fréquemment, dans la revue *Volontà* (soutenue dès 1946 par G. Berneri et C. Zaccaria), quelques recherches d'histoire de l'anarchie en Italie sous la conduite de G. Cerrito, qui ne sont plus purement commémoratives; qu'au cours de ces mêmes années mûrissent des mises à jours idéologiques de Giuseppe Rose; et enfin qu'à Milan paraît la nouvelle revue *Anarchia*.